



CULTURE

FRANK HORVAT

LE PHOTOGRAPHE QUI AIMAIT LES FEMMES

DISPARITION

Né italien en 1928, ce photoreporter s'est aventuré dans la mode, où il a incarné l'esprit français. Éclectique et piquante, son œuvre photographique est un autoportrait nourri par les beaux-arts.

PAR VALÉRIE DUPONCELLE

 @VDuponchelle

Longtemps, Frank Horvat a été ce photographe obstiné, esprit mordant et envie d'en découdre, qui surmontait tous les obstacles de la vie et les pièges du corps. Il arpentait encore les allées de Paris Photo 2019 en collectionneur, presque dressé dans sa chaise roulante comme

pour mieux voir et vivre l'instant. Derrière lui, sa fille Fiammetta Horvat, belle brune qu'il a photographiée enfant en *Ménine* à la fleur rouge, hommage du photographe à la féminité et à la grande peinture, de Renoir à Degas, de Picasso à Vélasquez (« Frank Horvat : Vraies sem-



blances (1981-1986)», Galerie Lelong & Co). Il est mort le 21 octobre à 92 ans, des suites ultimes d'une chute. Il laisse un corpus plein de vie où la chair exulte, où la gaieté transcende le réel, parfois trivial comme des coulisses de cabaret ou l'intimité des amants. Le réel côtoie et dédramatise le guindé, l'humour est une sauvegarde.

Né le 28 avril 1928 à Abbazia (alors en Italie, aujourd'hui Opatija en Croatie) de parents médecins, juifs et originaires d'Europe centrale, il est devenu le photographe si français que célèbre cet automne la Maison Doisneau de Gentilly (« Frank Horvat, Paris, années 1950 », jusqu'au 10 janvier 2021). Il a vécu successivement en Suisse, en Italie, au Pakistan, en Inde, en Angleterre et en France, où il s'installe à la fin des années 1950, tout en voyageant en Europe, dans les Amériques et en Asie. Il vivait en « sculpteur de lumière » à Boulogne-sur-Seine, travaillait et recevait à sa table spartiate. Tout près de ses archives et de sa collection d'amateur fou. Un atelier tout noir avec la lumière du Nord, comme chez les peintres, où les grandes lampes Pipistrello de Gae Aulenti pour Martinelli Luce apportent les touches blanches.

« Je suis extrêmement intéressé par l'histoire. Étant né en 1928, j'ai traversé des épisodes historiques qui ont profondément marqué ma vie. La photographie n'est pas seulement un art visuel. La peinture doit montrer des choses qui figurent dans l'espace. La photographie doit au contraire saisir des réalités arrêtées dans le temps ; le cinéma et la musique traduisent son écoulement. Si l'on considère la photographie uniquement comme une transposition visuelle, cela conduit au pictorialisme. Mais, pour moi, la photographie va au-delà de cette propriété. Elle constitue non seulement de l'espace, mais aussi du temps », confia Frank Horvat en 2013 à Muriel Berthou Crestey (dans « Le Regard à facettes »).

Une enfance voyageuse

Son père, Karl, était pédiatre. Sa mère, Adèle Edelstein, médecin et psychanalyste. « Pas une beauté mais une femme de tête, ce qui a déterminé sa vie, sa vision des femmes, passionnée, directe, brute, parfois rude, son rapport complexe avec elles », souligne sans fard Fiammetta Horvat (il consacra à ses parents de petits

livres bijoux). Sa langue maternelle est l'allemand. À 15 ans, Frank Horvat obtient son premier appareil photo 35 mm Retinamat en échange d'une collection de timbres. Son enfance est forcément voyageuse, de Lugano, en Suisse, pendant la guerre, à Milan, après la défaite nazie. Il étudie le dessin à l'Accademia di Brera, puis travaille dans une agence de publicité. En 1949, il s'achète un appareil Rolleicord et commence à faire des photos pour des magazines, en tant que photographe indépendant.

Sa rencontre à Paris en 1950 avec Henri Cartier-Bresson – et accessoirement Robert Capa – est déterminante. Le maître de l'« instant décisif » le pousse à adopter le Leica et à entreprendre, à son image, un voyage de deux ans en Inde et au Pakistan, en photojournaliste indépendant. En 1955, il participe, grâce à son noir et blanc, à la mythique exposition « The Family of Man » organisée au MoMA de New York par le photographe luxembourgeois devenu symbole de l'Amérique Edward Steichen. L'album photo de l'après-guerre fera le tour du monde.

À partir de 1957, Horvat applique son expérience de reporter à la photographie de mode, avec un style plus réaliste et moins guindé que celui des magazines de l'époque. « Les mannequins arrivaient alors avec leurs vanity cases, leurs palettes de maquillage, leurs perruques. Frank ne voulait pas de ces artifices, les démaquillait à sa façon. La fille pleurait en général, à l'issue de la séance. Il cherchait la grâce fortuite, la vulnérabilité au plus naturel », raconte Fiammetta Horvat. Dès les années 1960, ses photos de mode renouvelent le genre et assoient sa réputation internationale ; il œuvre à Paris, Londres et New York, pour *Jardin des modes*, *Elle*, *Glamour*, *Vogue*, *Harper's Bazaar*. Le jeune festival photo de Kyoto, *Kyotographie*, dont l'édition 2020 vient de s'achever, a exposé sa vision énergique et sensuelle en 2018 (« Up »).

« J'ai vite compris que, pour être photographe, il ne suffisait pas de presser un bouton. Lorsque j'étais photoreporter, je travaillais sur un sujet pendant des semaines, et, lorsque j'avais de la chance, un magazine acceptait de publier trois pages. Les photographies de mode fonctionnaient



sur un système totalement différent, celui de la commande. Les prises de vues se faisaient pendant une journée et elles étaient très bien rémunérées. En plus du plaisir de travailler avec des mannequins, j'y voyais une porte ouverte pour développer une création», confia-t-il à Muriel Berthou Crestey. Jouant sur l'humour et le décalage, Frank Horvat invente allègrement, saisit la vie au vol.

Une certaine insolence plane sur les images de ce membre associé de l'agence Magnum (de 1958 à 1961). Avec lui, les stripteaseuses sont fraîches et juvéniles comme des fermières. Avec lui, les mondaines raides du New Look prennent le métro (mais en première classe!) pour le Jardin des modes. Avec lui, Joséphine Baker, chignon strict comme un professeur de danse, noire vestale, pose le menton sur l'échelle de Jacob en 1956. Avec lui, la mode se joue des perspectives et les escarpins sont plus grands que la tour Eiffel (1974), sa photographie devenue icône. Un mélange des genres qui déplut à HCB (Henri Cartier-Bresson) pour lequel le mélange de directivité et de non-directivité de Frank Horvat était du «pastiche». Les années entre 1965 et 1975 sont une période de crise pour les magazines d'actualité et leurs photographes, même s'il parcourt les sphères de la mode et de la publicité jusqu'en 1988.

À partir de 1976, Frank Horvat trouve sa «sortie du désert», avec trois essais photographiques entrepris sans commande («pour une fois, j'ai été mon propre client») qui nourriront expositions et livres. *Portraits d'arbres, Vraies semblances* et *New York Up And Down*, trois projets presque simultanés, «son triptyque». Nouvelle transgression: les trois sont en couleur. *Vraies semblances*, que Paris vient de redécouvrir, illustre son regard aigu sur les femmes et sur la peinture: il s'inspire des nus anguleux de la période bleue de Picasso, de la plénitude statuaire de Maillol, des Arlequins androgynes de Picasso période rose et du mystère de *La Jeune Fille à la perle* de Vermeer. Aujourd'hui, il est représenté en France par les galeries Lelong et InCamera.

«Une bonne photo,

c'est un miracle! »

«Une bonne photo, c'est un miracle!» Sa phrase ouvre *Le Photosophe, des instants avec Frank Horvat*, film de Sandra Wis (2018, 72 min). En 1986, Horvat, souffrant d'une affection des yeux, passe temporairement de la photographie à l'écriture, avec *Entre vues*, un recueil d'entretiens avec ses amis photographes Boubat, Doisneau, Giacomelli, Koudelka, McCullin, Sarah Moon, Helmut Newton, Marc Riboud, Jeanloup Sieff et Joel-Peter Witkin (publié chez Nathan, 1988). Demain sort son ultime livre, sur New York, *Side Walk* (atelier EXB Xavier Barral). «J'ai l'âge où l'on reconsidère son passé et y cherche un sens. J'ai eu la chance de faire des photos pendant soixante-huit ans, dans une époque où le monde a changé plus qu'en aucune époque comparable. De m'acclimater dans six pays différents et de voyager dans pas mal d'autres. De penser, parler et écrire en quatre langues. De photographier toutes sortes de sujets, de différents points de vue et avec différentes techniques. D'avoir d'autres intérêts que la photo - comme l'écriture et l'oléiculture», déclara-t-il en 2014, lors de l'exposition «Frank Horvat. La maison aux quinze clefs» au Théâtre de la Photographie et de l'Image Charles Nègre, à Nice. «Mon éclectisme ne m'a pas toujours avantage. Certains ont douté de la sincérité de mon engagement. D'autres ont objecté que mes photos étaient "peu reconnaissables". Comme si - disaient-ils - "elles avaient été faites par des auteurs différents".» ■